JEAN-FRANÇOIS GILMONT

Université catholique de Louvain

La signification historique
des publications neuchâtelaises de
Pierre de Vingle¹

Neuchâtel en 1533. Une petite cité au bord du lac du même nom. Une cité qui cherche à suivre sa voie entre les volontés de son seigneur, la duchesse de Longueville, Jeanne de Hochberg et les pressions de leurs puissants voisins, les redoutés seigneurs de Berne. Malgré de multiples liens de combourgeoisie avec diverses villes suisses, Neuchâtel ne fait pas partie de la confédération helvétique. C'est un comté où le pouvoir est tellement morcelé que la ville de Neuchâtel parvient à implanter la réforme contre la volonté de la comtesse et de ses représentants. L'adoption de la Réforme se situe à la fin de l'année 1530. Guillaume Farel soutenu par Berne est le principal artisan de cet événement. Comme il continue son ministère itinérant, il confie à Antoine Marcourt le poste de pasteur de la ville. On ne sait pas grand-chose sur les origines de ce Marcourt. Il était sans doute picard d'origine. Il est arrivé à Neuchâtel après un passage à Lyon, peut-être dans l'officine typographique de Sébastien Gryphe. Il est aussi très vraisemblable que Marcourt soit un ancien « jacobin ou moine » au vu de ses connaissances bibliques, patristiques et théologiques.

Depuis 1525 au moins, Guillaume Farel cherche à fonder un atelier typographique évangélique. Il avait trouvé à Lyon en 1529 au plus tard un imprimeur qui répondait à ses attentes, Pierre de Vingle. Il est lui aussi d'origine picarde comme Marcourt. L'audace de ses publications lui attire de tels ennuis qu'il est contraint de s'exiler. Après une tentative malheureuse à Genève, Vingle aboutit à Neuchâtel durant l'été de 1533. Il y trouve sans doute le calme politique dont il n'avait pu jouir ni à Lyon, ni à Genève. Mais il devait travailler dans une petite ville à l'écart des grandes voies de communication. Le recrutement d'un personnel spécialisé n'a pas dû être aisé, même si des papetiers installés à Serrières pouvaient alimenter les presses. L'affaire des Placards de 1534 prouve que l'isolement de Neuchâtel est relatif. Les communications et transport de placards et de livrets fonctionnent bien. C'est à deux reprises en octobre 1534 et en janvier 1535 que des placards ont été affichés et des plaquettes distribuées tant à Paris que dans diverses villes de province.

Heureusement, il y a, autour de Marcourt et de Farel, une petite équipe d'auteurs qui procurent à Vingle des copies de nature très diverse. Je les ai qualifiés de « bande de joyeux lurons » parce que l'aspect ludique de leur production constitue une caractéristique qui disparaît presque totalement à Genève. À part Pierre Viret, nombre de ces auteurs occasionnels sont mal connus comme Pierre Robert Olivétan, Thomas Malingre, Antoine Saulnier, ou énigmatiques comme Bonaventure Des Périers.

Pendant deux ans, de l'été 1533 à l'été 1535, Vingle imprime une vingtaine d'opuscules ainsi qu'une Bible

complète dans la traduction d'Olivétan. L'évocation de la Bible conduit naturellement à la mise en évidence des liens tissés entre ces presses neuchâtelaises et les Vaudois des vallées du Piémont et de Provence. Farel ne s'est pas contenté de trouver des imprimeurs. Il a aussi assuré le financement de leur travail. Lors du synode vaudois de l'été 1532, il obtient une somme de huit cents écus pour réaliser une version française de la Bible et d'autres publications. À son retour, Farel tente de faire installer Vingle à Genève, mais les autorités civiles n'autorisent pas l'ouverture de son officine. C'est ainsi qu'il se retrouve peu après à Neuchâtel.

L'aventure neuchâtelaise de Vingle fut de courte durée. Après l'achèvement de la Bible, il disparaît de la scène sans laisser de traces.

Pourquoi entreprendre une recherche sur cette production imprimée de quelques années? Il s'agit à première vue d'un secteur marginal du monde de l'édition. Telle est la question à laquelle je vais tenter de répondre.

Un peu d'historiographie

Je suis d'autant plus convaincu de l'importance de cette recherche que je suis, en quelque sorte, un converti de l'histoire du livre évangélique. Pendant des décennies, je me suis penché sur la période calvinienne de l'histoire de la Réforme. J'ai commencé par travailler sur le martyrologe de Jean Crespin. Faut-il rappeler que cet ouvrage réunit les récits des premières exécutions capitales contre les protestants, en élargissant souvent le propos à une ébauche d'histoire des débuts de la

Réforme ? Le premier essai de Crespin adopte franchement le point de vue des réformés genevois. La première édition date de 1554, c'est-à-dire soit à un moment où l'emprise de Calvin sur la réforme française ne cesse de croître. L'étude du martyrologe m'avait convaincu du travail de réécriture, du redressement, pour utiliser un mot du XVI^e siècle, qui a été effectué dans la rédaction des récits pour faire de la réforme de langue française un mouvement uniforme et surtout pour lui donner des racines remontant aux origines même du mouvement européen lancé par Luther.

Si je devinais une subtile manipulation, je ne me doutais pas de l'ampleur du phénomène. Les travaux récents entrepris à l'instigation de William Kemp m'ont convaincu de l'intérêt qu'il y avait de se pencher sur la production imprimée des premières années de la Réforme francophone. Depuis quelques années, le secteur attire de plus en plus de chercheurs. Il suscite des enquêtes largement interdisciplinaires. La découverte de son actualité a été progressive.

Pour ne pas remonter au déluge, ni même aux publications incontournables d'Aimé-Louis Herminjard, je voudrais tout d'abord évoquer le recueil publié en 1957 par Eugénie Droz, Gabrielle Berthoud *et al.*, sous le titre *Aspects de la propagande religieuse*². Dans un ensemble qui couvre tout le XVI^e siècle, l'ouvrage réunit quelques études substantielles d'Annie Tricard, Eugénie Droz et Gabrielle Berthoud. On y attire fortement l'attention sur le travail de Pierre de Vingle à Neuchâtel. Gabrielle Berthoud a continué à travailler inlassablement sur le premier pasteur de Neuchâtel, Antoine Marcourt. Son travail de synthèse a paru en 1973³.

Mais tous ces travaux antérieurs à 1975 ne peuvent plus nous satisfaire aujourd'hui en raison d'une chronologie défailante. Quelques ouvrages essentiels des débuts de la réforme française antidatés ont longtemps trompé les historiens. Ils continuent d'ailleurs à duper les moins bien informés. Il a fallu que Francis Higman publie ses «Dates-clés de la Réforme française» en 1976⁴ pour que l'on date enfin exactement la première édition du *Summaire* de Farel. Le glissement se limite peut-être à moins de cinq années, mais dans le contexte d'une évolution rapide, la signification de ces années est importante. Par la suite, Francis Higman n'a pas cessé de s'intéresser aux textes de la réforme française pré-calvinienne. Les plus importantes de ses contributions se retrouvent dans son *Lire et découvrir* paru en 1998⁵. La bibliographie que Francis Higman a dressé des publications religieuses en français entre 1511 et 1551 dans son *Piety and the People*⁶ est tout aussi indispensable pour toute recherche dans ce secteur.

Durant les recherches que William Kemp a menées sur les traces de Marie d'Ennetières, il a découvert l'intérêt d'une enquête plus approfondie sur les écrits évangéliques pré-calviniens. Vers 1995, il a imaginé de tenter une édition critique des écrits imprimés par Vingle. Un premier financement genevois assuré par l'intermédiaire de Francis Higman a permis de rassembler et de saisir les textes entre 1995 et 1998. Après le départ à la retraite de Francis Higman, il a fallu trouver d'autres sources de financement. Avec l'appui efficace de Diane Desrosiers-Bonin, le projet a pu prendre un nouveau départ en 2003.

Avant cela, William Kemp avait suscité une journée d'études sur «Le livre réformé avant Calvin». La rencontre a eu lieu à Sherbrooke le 6 juin 1999 lors de la réunion annuelle de la Société canadienne d'études de la Renaissance. Les actes de ce colloque, enrichis de plusieurs autres communications, éditions de texte et bibliographies, ont connu une longue gestation. De nouveaux textes ont été sollicités pour enrichir l'ensemble. Certaines communications tardaient à rentrer. L'imagination sans borne de William proposait régulièrement de nouveaux ajouts. L'ouvrage a finalement paru en 2004 avec un titre légèrement modifié : *Le Livre évangélique en français avant Calvin*⁷. Sa présentation doit beaucoup aux soins d'Alexandre Vanautgaerden, le directeur du Musée de la Maison d'Érasme qui a accueilli l'ouvrage dans ses collections. Ce volume que j'ai dirigé avec William Kemp constitue tout à la fois un bilan et un point de départ. En effet, il offre une vue d'ensemble sur cette première production protestante. Jusqu'à présent aucun travail ne l'avait fait avec cette ampleur. La diversité des points de vue de chaque participant met bien en évidence la richesse du sujet. Et c'est par là que l'ouvrage est un point de départ. Il invite à prolonger la recherche.

En réalité, les chercheurs n'ont pas attendu sa parution pour se mettre à l'œuvre. Durant les cinq années qui ont séparé le colloque de la publication des actes, trois projets de recherche ont été lancés. Il y a tout d'abord le projet Vingle qui nous occupe ici. Depuis qu'elle a été relancée et mise définitivement sur les rails avec l'aide de Diane Desrosiers-Bonin, l'entreprise s'est manifestée à plusieurs reprises. William Kemp a présenté l'ensemble

des impressions de Pierre de Vingle lors de la journée d'étude « Histoire et texte » qui s'est tenue à la Sorbonne le 18 janvier 2003 sous la direction de Mireille Huchon et de Bernard Roussel. Plusieurs membres de l'équipe des éditeurs de Vingle se sont retrouvés à Neuchâtel pour le colloque « Cinq siècles d'histoire religieuse neuchâteloise » du 22 au 24 avril 2004. Ensuite ils se sont retrouvés à Cambridge durant la réunion annuelle de la Renaissance Society of America en 2005. Le 7 avril, une séance particulière a été consacrée aux « Impressions réformées de Pierre de Vingle ». Enfin, le présent colloque se tient exclusivement autour des écrits imprimés par Vingle. Le projet Vingle vise la publication scientifique d'écrits parus durant deux années. Il va donc donner une vision approfondie d'un moment bien précis de la Réforme.

Un projet complémentaire a été lancé peu après par Reinhard Bodenmann. Celui-ci avait été tenu très tôt au courant du projet Vingle et il avait aidé William Kemp à trouver le premier financement. Son projet vise à présenter l'ensemble de l'œuvre d'un seul auteur, Guillaume Farel. Il ne s'agit donc pas d'une tranche temporelle courte mais large ; la recherche commence avec un écrit de 1524 et se termine sur un traité de 1560. Le projet a été déposé en 2001 auprès du FNRS suisse. Il y a de quoi s'étonner que personne avant cette date n'ait tenté une édition critique des écrits de Farel. Tous les historiens de la Réforme française lui reconnaissent un rôle pionnier. Mais pourquoi personne n'a-t-il pris le temps de le rééditer ? Le travail entrepris par Reinhard Bodenmann s'articule en deux volets. Le premier vise la mise au point d'une édition critique sur support infor-

matique. Le travail commencé effectivement en 2003 sera terminé avant la fin de l'année 2005. Le second volet concerne l'annotation historique, philologique et théologique de tous ces textes. Le travail est en cours au moins pour certains textes. Je ne fais qu'évoquer cette recherche pour laisser à son maître d'œuvre le soin d'en parler. Ce qu'il m'en a déjà dit m'a convaincu de l'importance des résultats que l'entreprise apportera.

Enfin, sous la direction d'Irena Backus, Geneviève Gross prépare une édition critique du *Livre des marchans* d'Antoine Marcourt, ouvrage sans doute publié pour les premières fois en 1533 et en 1534 par Vingle, mais dont l'histoire ne se termine pas là. Le travail d'édition ne sera pas simple puisque l'on connaît actuellement douze éditions françaises de 1533 à 1582. Gabrielle Berthoud a déjà suggéré tout l'intérêt de ce pamphlet satirique et de son évolution.

L'édition évangélique avant 1533

Quelle est la situation de l'édition protestante de langue française au moment où Pierre de Vingle arrive à Neuchâtel? Elle est très éparpillée en raison de la hargne de la Faculté de théologie de Paris qui traite d'hérétique le moindre écrit qui se distingue de ses positions extrêmement rigides. Ces théologiens sont bien, selon le mot de Marguerite de Navarre, des «forgeurs d'hérétiques». Dès lors les imprimeurs favorables à un renouveau ecclésial évitent Paris. Simon Du Bois profite de la protection de Marguerite de Navarre pour travailler à Alençon. Martin Lempereur peut bénéficier de la politique plus libérale de Charles Quint et de la Faculté de théologie de Louvain pour imprimer sans

trop d'ennuis à Anvers. Quelques éditions paraissent aussi à Bâle et Strasbourg. La majorité des ouvrages qualifiés d'hérétiques ou de luthériens relèvent cependant d'un genre peu agressif. Lorsqu'ils sont traduits de publications de réformateurs allemands, les pointes les plus critiques contre l'Église romaine ont été émoussées. D'ailleurs, au cours de cette période antérieure au Concile de Trente, les conceptions sur la justification par la foi restaient très ouvertes au sein de cette Église.

La révolte de Luther avait suscité beaucoup d'espoir parmi ceux qui souhaitaient un renouveau de l'Église. Certains cherchaient à obtenir des changements sans rupture, sans schisme. D'autres au contraire, comme le fougueux Farel, estimaient l'Église romaine définitivement corrompue et visaient à sa destruction. Le *Sommaire* de Farel, dont la première édition date de 1529, me semble le seul écrit de tendance radicale qui ait paru en français avant l'arrivée de Vingle à Neuchâtel. Il faut sans doute y ajouter le traité *De la tressainte cene* que Francis Higman attribue à Farel et qui a été imprimé à Bâle sans doute vers 1532.

Vingle à Neuchâtel

La période durant laquelle Vingle publie à Neuchâtel est courte, mais importante. C'est une transition entre ces premières années de la Réforme peu structurées au plan doctrinal et la mise en place de la Réforme calvinienne à Genève.

La liberté dont ces prédicants jouissent à Neuchâtel favorise leur esprit de création. Il me semble qu'on peut attribuer à leurs œuvres plusieurs caractéristiques.

En premier lieu, il y a la doctrine. A cet égard les positions s'affirment plus tranchantes, surtout dans le domaine de la Cène. Marcourt en premier lieu multiplie les critiques de la Messe. La doctrine de la Cène est un point sensible entre les disciples de Luther et ceux de Zwingli. Marcourt et les siens refusent clairement la présence réelle. Mais leurs critiques ne visent pas leurs confrères protestants, mais bien l'Église catholique, son clergé et ses sacrements.

Les ouvrages polémiques de Marcourt concernant la messe et l'eucharistie n'auraient peut-être pas suscité beaucoup d'échos sans l'impression et la diffusion des placards contre la messe. Inutile d'évoquer ici longuement le chapitre le mieux connu de l'édition neuchâteloise du XVI^e siècle. Je voudrais en souligner deux éléments. Les responsables de l'affichage ont provoqué un séisme irréversible dans l'histoire de la Réforme française. En s'attaquant au culte eucharistique, Marcourt et les siens ont touché un point très sensible, non seulement dans la masse des fidèles, mais également chez François I^{er} et dans son entourage. Alors que tous les espoirs semblaient permis aux évangéliques parisiens et français durant les années 1533-1534, les deux diffusions d'écrits neuchâtelois contre la messe ont entraîné un raidissement brutal du pouvoir royal. Si la répression s'est quelque peu adoucie par la suite, l'espoir d'une conversion de la couronne au protestantisme s'est définitivement envolé. Crespin d'abord dans son martyrologe, Bèze ensuite dans l'*Histoire ecclésiastique des Églises réformées au royaume de France*, beaucoup plus nettement, ont dénoncé la maladresse du geste et ses conséquences néfastes pour la Réforme.

La seconde réflexion que cet épisode peut provoquer, c'est la facilité avec laquelle une série de placards imprimés à Neuchâtel a été distribuée en France. Cela suppose autant une organisation interne des premiers réformés de France que des liens étroits avec la cité de Neuchâtel.

Remarquons ensuite que toute la production imprimée de Vingle est en français. Cela indique clairement que le public visé est plus populaire que savant. C'est avec un certain amusement que je relève que Vingle a cependant imprimé une page en latin. C'est le pastiche de privilège que Calvin a rédigé pour la Bible d'Olivétan. Ce texte est contemporain de la rédaction de la *Christianæ religionis Institutio* que son auteur présente comme un catéchisme, mais qu'il rédige en latin. Cela veut dire qu'au moment où Calvin recourt exclusivement au latin, le groupe de Neuchâtel a déjà compris que les nécessités pastorales obligent à se servir de la langue du peuple. Calvin ne le comprendra que quelques années plus tard.

Si le durcissement doctrinal marque une césure par rapport aux années précédentes, le style ludique de plusieurs publications est un trait que l'on ne retrouve pas souvent par la suite. Le groupe des auteurs neuchâtelois se complaît dans un style satirique qui disparaît presque complètement à Genève. L'exemple le plus achevé de cet esprit est fourni par la *Confession et raison de la foy* de Noël Beda. Sa construction est admirable. L'ouvrage adressé à François I^{er} est publié à un moment où Beda, le pire ennemi des évangéliques, est confiné hors de Paris. Il est donc vraisemblable que ce dernier demande au roi d'être pardonné et réintégré dans ses

fonctions. Cette *Confession* n'en donne pas moins l'occasion d'offrir un aperçu assez large de la foi réformée. On ignore encore à qui attribuer la paternité de cet opuscule. Le *Livre des marchans* de Marcourt relève du même genre. L'auteur y dénonce avec brio l'avidité du clergé. Dans la première édition, il souligne que le texte est composé « par le sire Pantapole bien expert en tel affaire, prochain voysin du seigneur Pantragruel ». N'oublions pas que Pierre de Vingle est le gendre de Claude Nourry, premier éditeur du *Pantagruel* de Rabelais. Les éditeurs du texte auront à reprendre les analyses de Gabrielle Berthoud sur la disparition des allusions à Rabelais dès la réédition de 1534.

Une fois que Calvin aura imposé à Genève son style austère, ce genre de gaminerie n'aura plus guère de place dans les publications genevoises. Tout au plus peut-on signaler quelques pamphlets satiriques de Théodore de Bèze : la *Brevis et utilis zographia Cochleæ* de 1539, *l'Epistola magistri Benedicti Passavantii responsiva ad commissionem sibi datam a D. Petro Lyseto* de 1553. Mais ce sont là des écrits latins. Un seul ouvrage de ce genre est rédigé en français, les *Satyres chrestiennes de la cuisine papale* de 1560. Si Calvin apprécie les satires de Bèze, il ne s'y livre pas personnellement. En 1544, dans la préface aux *Disputations chrestiennes* de Pierre Viret, il explique sa conception de la lecture plaisante et de la facétie. Il réproouve absolument les « livres de passe-temps vain et frivole ». C'est sans doute l'explication de son rejet de Rabelais. Cependant, il loue les auteurs qui, « par le plaisir », conduisent à un enseignement solide. Il distingue cependant les sujets qui peuvent faire l'objet de plaisanteries. Les corruptions religieuses sont

susceptibles de moqueries, mais lorsqu'on parle de la vérité et surtout de Dieu, « nulle facétie ne doit entrer en noz propoz ».

Le groupe de Neuchâtel se caractérise en outre par la multiplicité des genres littéraires mis en œuvre. Notre réunion de Montréal entend bien le souligner. Il n'y a pas que la polémique théologique et satirique. La vingtaine de publications comprend du théâtre, du chant, des lettres et même un texte illustré. Ce dernier est basé sur le *Passional Christi et Antichristi* de Luther. Cependant, le texte du pamphlet *Les faictz de Jesus Christ et du Pape* a été revu en fonction des choix religieux de Neuchâtel. Comme celui de Luther, l'ouvrage dénonce brutalement la papauté avec des images opposant le Pape-Antéchrist au Christ.

Il est difficile de déterminer dans quelle proportion la production de Vingle nous a été conservée. Il est certain que des titres ont été perdus. Néanmoins, il faut constater que dans ce que nous connaissons la grande majorité est constituée par des écrits d'auteurs francophones. À côté de l'adaptation de Luther qui vient d'être citée, il y a encore *La doctrine ancienne et nouvelle* d'Urbanus Rhegius dont une édition neuchâteloise est probable. Durant les années quarante du XVI^e siècle, la situation sera autre à Genève.

La Bible d'Olivétan mérite un examen attentif, même si le projet de réédition ne peut pas inclure ce monument dans le programme de réédition. J'ai plaidé auprès de William Kemp pour inclure dans les rééditions toutes les pièces annexes de la Bible. Elles sont au moins aussi importantes pour leur contenu théologique que pour leur apport à la philologie. Olivétan y explique

en effet les critères qui l'ont guidé dans sa traduction de la Bible. La présence de Frans Van Stam qui a bien restitué à Olivétan la préface au Nouveau Testament, prouve que j'ai été entendu. Faut-il rappeler qu'il ne s'agit pas de la première traduction française intégrale de la Bible? Lefèvre d'Étaples l'avait réalisée un peu plus tôt et Martin Lempereur l'imprimait à Anvers en 1530. Mais Olivétan présente la première version qui se targue d'être faite sur les originaux hébraïques et grecs. C'est un moment important de l'histoire de la réforme française où les liens entre Neuchâtel et les Vaudois sont extrêmement étroits. J'ai signalé en 1985 que cette entreprise avait été un échec commercial, même si, avec le temps, cette Bible est devenue un symbole des débuts de la réforme française. Je laisse à Reinhard Bodenmann le soin d'expliquer quels clients Vingle pensait atteindre et pourquoi ce marché a été fermé.

Pour moi, cette Bible suscite deux questions. Il y a celles de la langue et de la qualité de la traduction. Il conviendrait que des exégètes et des philologues s'y attachent. Ne pourrait-on pas imaginer une publication parallèle à celle qui a été réalisée en 2003 pour la Bible d'un autre grand traducteur, Sébastien Castellion. La réédition a été limitée à la Genèse. Mais elle est précédée par des études sur sa connaissance de l'hébreu ainsi que sur sa langue française.

D'autre part, il faut s'interroger sur le rejet, plus ou moins avoué, de cette version par Calvin. J'en vois deux sortes d'indice. En 1546, Calvin opère une révision de toute la Bible. Il utilise évidemment la Bible de 1535. Il en fait un éloge tempéré par de sérieuses réserves. Il y remarque « beaucoup de fautes » de deux ordres. « Le

langage [de la version d'Olivétan] estoit rude et aucunement eslongné de la façon commune et receue ». Calvin s'est donc attaché à le polir et à l'accommoder « pour estre mieux entendu de tous ». L'autre pan des corrections est l'occasion d'un non-dit significatif. Calvin explique seulement qu'il a aussi corrigé des erreurs d'interprétation : « il s'est diligemment employé à restituer en son entier ce qui avoit esté mal prins, ou corrompu, ou trop obscurément translaté ». Mais sur ce point le Réformateur n'émet aucune critique directe d'Olivétan. L'autre indice est de nature différente. En 1550, Calvin prétend qu'il n'y a plus un seul exemplaire de la Bible disponible à Genève alors que les invendus de la Bible d'Olivétan étaient nombreux autant à Neuchâtel qu'à Genève. Il est vraisemblable que ses réticences vis-à-vis du travail de son cousin portaient moins sur la traduction, traduction qu'il reprend sans grands changements, que sur les notes marginales, trop philologiques et pas assez théologiques. Plus généralement, il conviendrait de s'interroger sur les sentiments que Calvin portait à son cousin, tôt disparu puisqu'il est mort en Italie dans le courant de 1538. J'en donnerai un autre indice plus loin.

La mise au pas de l'édition genevoise

Le travail que la préparation du *Livre évangélique en français avant Calvin* requérait m'a révélé un champ de recherches. L'édition critique des écrits neuchâtois confirmera certainement cette impression. Il me semble qu'il faut s'interroger sur la prise en main de la production imprimée de Genève par Calvin.

Rappelons tout d'abord quelques dates. Juillet 1536, Calvin est retenu à Genève par Farel pour l'aider dans la direction de l'Église qui vient de passer à la Réforme. Leur action est bientôt réduite à néant. Les deux réformateurs sont expulsés de la cité en juin 1538. Plusieurs prédicants les remplacent, en particulier Antoine Marcourt. Je signale aussi que, pendant l'absence de Calvin, Jean Girard réalise la première réédition d'une Bible française. Il s'agit de la version d'Olivétan légèrement remaniée. Elle a reçu le nom de Bible à l'épée du fait de la marque typographique dont elle est ornée. Le manque d'autorité des ministres et les changements de majorité politique à Genève entraînent le départ de l'équipe pastorale et le rappel de Calvin. Ce dernier rentre à Genève en septembre 1541. C'est à partir de cette date qu'il faut étudier sa véritable action pastorale et cela pour plusieurs raisons. Entre 1538 et 1541, il a mûri son projet pastoral à Strasbourg auprès de Bucer. Il est rappelé à Genève comme premier pasteur pendant que Farel est retourné à Neuchâtel et il s'implique totalement dans l'évangélisation de la cité. Son rôle tout à fait prééminent est confirmé par une statistique que j'ai réalisée récemment : si l'on estime le travail des imprimeurs par le nombre de feuilles d'impression, les presses genevoises ont reproduit davantage de textes de Calvin que celui de la Bible. Autre indice curieux. Le *Consensus tigurinus* de 1549 qui marque le rapprochement des Églises de Zurich et de Genève est un accord passé... entre les ministres de l'Église de Zurich et maître Jehan Calvin ministre de l'Église de Genève. Je cite le titre de l'édition française avec ce

déséquilibre entre la collégialité des ministres zurichoïses et la solitude de Calvin.

William G. Naphy a bien établi que le premier travail de Calvin à son retour à Genève a été de constituer un corps pastoral cohérent. Il situe ce premier travail dans les années 1541-1547. Il conviendrait d'effectuer la même recherche pour examiner comment Calvin a rapidement mis au pas les imprimeurs de Genève. Pour donner toute sa pertinence à ce travail, il sera utile de disposer d'une bonne analyse de la production neuchâteloise.

Dès à présent, je vois deux pistes à suivre. Il y a d'une part le cas de Jean Michel. Lorsque Marcourt est appelé à Genève en 1538 pour remplacer Farel et Calvin, il amène avec lui Jean Michel qui vient de racheter le matériel de Pierre de Vingle. Gabrielle Berthoud a bien étudié la production de Jean Michel qui se situe de 1538 à 1544. Elle a montré sa fidélité extrême à la politique éditoriale de Pierre de Vingle : mêmes textes, même matériel typographique. Cette identité est poussée tellement loin qu'il faut être très attentif pour distinguer les productions genevoises de leur modèle neuchâtelois. Mais ce que Gabrielle Berthoud n'a pas pressenti, c'est que le départ de Jean Michel en 1544 est la conséquence d'une politique que je pourrais qualifier d'éreintante de la part des autorités ecclésiastiques, en premier lieu de Calvin. Marcourt, qui avait imprudemment tenté de prendre la succession de Calvin, avait abouti à un échec. Il quittait Genève furtivement en septembre 1540 sans prendre congé de la Seigneurie. Calvin ne lui a jamais pardonné son intrusion dans le ministère genevois. Aussi était-il logique qu'il cherche

à écarter son imprimeur qui prolongeait son action genevoise et surtout neuchâteloise.

Un premier coup est asséné à Jean Michel par Guillaume Farel. En juillet 1542, Michel réédite le *Summaire et briefve declaration*, qui n'avait plus été imprimé depuis 1534. Comme à l'accoutumée, il reproduit une édition de Pierre de Vingle. Mais, avant la fin de l'année, Farel donne à Jean Girard une version augmentée de son texte, avec une préface inédite. Farel s'y plaint d'une réimpression de son ouvrage faite à son insu. Il vise évidemment l'édition de Michel.

Un autre avertissement est donné à l'occasion de sa demande d'imprimer *Les 52 dymenches* en septembre 1542. La démarche restant sans réponse, un ancien de Meaux, Jean Le Comte, revient à la charge trois semaines plus tard. Il s'agit bien des *Epistres et evangiles pour les cinquante et deux dimanches* rédigés sous la houlette de Lefèvre d'Étaples. Jean Le Comte y a collaboré. Le Conseil en refuse l'impression « pour ce qu'il n'est pas de grande ediffication ». Calvin est vraisemblablement derrière ce rejet, car il est alors le principal censeur genevois en matière de religion. Voilà donc une œuvre phare de la réforme de Meaux envoyée aux oubliettes.

Michels'accroche encore. En 1544, il subit un nouvel affront de la part des pasteurs genevois. Le Nouveau Testament qu'il imprime est dénoncé au Conseil de la ville. L'édition comprendrait des sommaires contenant « grand erreur et faute ». Invités à préciser leurs accusations, les pasteurs tergiversent sous prétexte que Calvin est absent. À son retour, le Réformateur tranche à la Salomon : il maintient que l'ouvrage contient « plusieurs

fautes», mais il suggère d'en autoriser la publication après suppression du nom de la ville et du sien comme réviseur de la version. La décision a heurté les proches de Michel et, aujourd'hui encore, elle étonne les spécialistes qui se sont penchés sur ces sommaires.

Il est vraisemblable que Calvin n'a pas voulu déjuger ses pairs. Mais je crois aussi qu'il a saisi l'occasion pour écarter un imprimeur témoin d'une orientation théologique qui lui déplaisait. Dès lors le départ de Jean Michel pour Lyon s'explique. On perd ses traces par la suite.

D'autres nouveaux imprimeurs ont exercé à Genève à partir de 1536. Farel avait amené Vingle à Genève puis à Neuchâtel. Après sa disparition, il attire d'autres hommes du métier à Genève. Il continue à se tourner vers les vallées vaudoises du Piémont. Il y a le barbe Martin Gonin, qui n'exerce pas la profession suite à son arrestation et à son martyre survenu à Grenoble en 1536. Il y a surtout un autre barbe Jean Girard qui est le principal imprimeur genevois jusqu'en 1550. Au début de sa carrière, Girard travaille beaucoup pour Olivétan, à qui il emprunte son système orthographique. Il ne néglige pas certains textes évangéliques, comme *Le Miroir* de Marguerite de Navarre. Il faudrait examiner sa production de plus près pour mesurer l'emprise grandissante de Calvin sur son entreprise. C'est une situation de fait, indépendante de toute législation officielle. Lorsque Viret écrit à Calvin en 1545 qu'Eustorg de Beaulieu «sait qu'on n'imprime là-bas [à Genève] rien qui n'ait été d'abord examiné par toi», il rapporte l'opinion de Beaulieu. Mais il n'émet aucune réserve sur cet avis. Tout au plus constate-t-il le peu de temps dont

Calvin dispose pour lire tous les manuscrits destinés à l'impression. Calvin accueille favorablement la suggestion de Viret et lui confie le soin d'examiner les écrits de Beaulieu. L'année suivante, un recueil de ses chansons paraît chez Girard, la *Chrestienne resjouissance*.

Ce qui m'intrigue chez Girard, c'est son évolution en matière typographique. Susan Baddeley a bien mis en lumière son étonnante modernité vers 1538, au moment de son intense collaboration avec Olivétan⁸. Il innove à Genève en utilisant des caractères romains et italiques. Selon le système préconisé par Olivétan, il utilise toute une série de signes diacritiques. Il donne ainsi en 1537 et en 1540 deux éditions de *l'Instruction des enfants* qui donne la liste de ces signes diacritiques. Son orthographe abandonne aussi un certain nombre de consonnes muettes. Le mystère surgit de cette constatation de Susan Baddeley : « L'orthographe des éditions de Gerard, très moderne avant 1540, commence petit à petit à devenir ordinaire, voire vieillie, aux alentours de 1550 »⁹. Si l'on constate avec ce même auteur que Calvin est plutôt conservateur en matière d'orthographe, il faudrait réviser certaines de ces affirmations. Calvin acceptait-il vraiment l'orthographe de ses imprimeurs ? Il faudrait suivre de plus près l'évolution des impressions de Girard pour déterminer si, en matière de graphie, Calvin n'a pas imposé une remise en cause générale du travail d'Olivétan.

Pour en terminer avec ces remises en question du travail neuchâtelois, je rappelle un avatar des placards contre la messe. En 1560, les placards de 1534 sont l'objet d'une nouvelle diffusion. On n'a pas retrouvé de témoin de l'édition qui fut vendue à la foire de Guibray

en Normandie cette année-là. Il en existe plusieurs rééditions de 1562 et de 1563. Il y a surtout la reprise du texte par Crespin dans son martyrologe de 1564. Depuis que l'on a retrouvé des témoins des placards originaux, il est possible de mesurer les multiples interventions intervenues vers 1560. Le fait que des additions soient tirées de pages écrites par Pierre Viret permet de formuler l'hypothèse d'une édition mise à jour par ce réformateur.

Un oubli involontaire ?

Tout le travail du projet Vingle est basé sur d'anciens imprimés, souvent très rares. Certains ont même disparu après avoir été décrits au XVII^e siècle. Quelles sont les causes de cette fragilité dans la survie de la production neuchâteloise de Pierre de Vingle ? Il y a plusieurs raisons qui se sont sans doute conjuguées pour freiner leur conservation. Il s'agit de petits opuscules en français imprimés en caractères gothiques, et donc qui ont vite pris un caractère vieillot. Leur minceur n'a pas favorisé leur conservation. Il est frappant de constater que nombre de ces petits ouvrages ont été conservés dans des recueils, ce qui leur donnait plus d'épaisseur et par là une meilleure résistance à la destruction.

Mais cette raison ne suffit pas. Il est classique d'affirmer que les ouvrages ont été détruits par l'Inquisition. Je crois que c'est lui faire beaucoup d'honneur. Cette institution n'était pas si efficace, du moins dans les pays francophones. En revanche, il me semble que le mépris de Calvin et de ses successeurs pour tous les mouvements dissidents a joué un rôle important dans la disparition de certains documents. Je n'affirme pas

qu'il y a eu des destructions systématiques, mais une négligence certaine nourrie de dédain.

La réaction d'Abraham Ruchat face à la Bible d'Olivétan est significative de l'attitude de beaucoup de calvinistes d'Ancien Régime. Son témoignage date de 1727. Tout en louant cette première Bible imprimée en Suisse, il ajoute : « L'impression en est fort mauvaise, et le langage, fort grossier ». A quoi bon dès lors conserver des ouvrages aussi vils ?

Cette remarque prolonge en somme ce que j'ai évoqué plus haut à propos de la mainmise de Calvin sur la production imprimée réformée et la mise à l'ombre de la production neuchâteloise.

Interdisciplinarité

Ce qui me semble très attrayant dans le projet Vingle, c'est le souci d'aborder une production très diversifiée dans ses formes : pamphlet théologique, pastiche, chanson, théâtre, textes illustrés, etc., en adoptant une démarche pluridisciplinaire. Il ne suffit pas de fournir une édition critique avec annotation théologique et historique. Il est aussi important de lire ces textes d'un point de vue littéraire. Ici aussi, les années 1533-1535 se situent au début de la pénétration du français dans le domaine de la théologie. A cet égard, il convient de ne pas négliger l'œuvre d'Olivétan, tant dans *L'instruction des enfans* que dans sa Bible de 1535. Il est intéressant de souligner le divorce entre le modernisme d'Olivétan qui veut imposer l'usage des signes diacritiques pour faciliter la lecture « tant pour les estrangiers que pour les enfans du pays » et le matériel un peu désuet de

Pierre de Vingle.

La multiplicité des ouvrages anonymes mérite aussi toute notre attention.

Notes

1. Ce texte a été rédigé en vue de la présentation faite à Montréal. C'est une esquisse qui devrait être améliorée et corrigée en fonction de ce qui a été dit durant le colloque. En outre, je devrais y ajouter les références aux sources citées. Si un des collaborateurs du projet Vingle souhaite une précision sur le texte, il peut me contacter par courriel.
2. Eugénie Droz, Gabrielle Berthoud *et al.* (dir.), *Aspects de la propagande religieuse*, Genève, Droz, 1957.
3. G. Berthoud, *Antoine Marcourt, réformateur et pamphlétaire du « Livre des marchans » aux placards de 1534*, Genève, Droz, 1973.
4. Francis Higman, « Dates-clés de la Réforme française », *Bibliothèque d'humanisme et Renaissance*, XXXVIII, 2, 1976, p. 237-247.
5. F. Higman, *Lire et découvrir : la circulation des idées au temps de la Réforme*, Genève, Droz, 1998.
6. F. Higman, *Piety and the People : Religious Printing in French, 1511-1551*, Aldershot, Scolar Press, 1996.
7. Jean-François Gilmont et William Kemp (dir.), *Le Livre évangélique en français avant Calvin. Études originales, publication d'inédits, catalogues d'éditions anciennes*, Turnhout, Brepols, 2004.
8. Susan Baddeley, *L'Orthographe française au temps de la Réforme*, Genève, Droz, 1993, p. 213-230.
9. S. Baddeley, *L'Orthographe française au temps de la Réforme*, ouvr. cité, p. 229.